



**HAL**  
open science

**“L’Homme est le Roy des animaux ” : l’animal sauvage  
et la ruse dans l’œuvre de la Pléiade, L’animal sauvage à  
la Renaissance, p. 51-81**

Edith Karagiannis-Mazeaud

► **To cite this version:**

Edith Karagiannis-Mazeaud. “L’Homme est le Roy des animaux ” : l’animal sauvage et la ruse dans l’œuvre de la Pléiade, L’animal sauvage à la Renaissance, p. 51-81. L’animal Sauvage a La Renaissance: Colloque International Organise Par La Societe Francaise D’etude Du XVI Siecle Et Cambridge French Colloquia, Cambridge, 3-6 Septembre 2004, Sep 2004, Cambridge, Royaume-Uni. pp.51-81. hal-03957018

**HAL Id: hal-03957018**

**<https://hal.science/hal-03957018>**

Submitted on 25 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*L'animal sauvage à la Renaissance*, Colloque international organisé par la Société française d'étude du XVI<sup>e</sup> siècle et Cambridge French Colloquia, Cambridge 3-6 septembre 2004, éd. Philip Ford, Cambridge University Press, 2007.

Edith Karagiannis-Mazeaud

**« L'homme est le Roy des animaux »<sup>1</sup> ?  
L'animal sauvage et la ruse dans l'œuvre de la Pléiade**

Comme toute créature est exposée à mille rencontres, les unes  
bénéfiques, les autres dangereuses, la seule chance de survie consiste  
à savoir se garder des unes toute en tirant profit des autres.

Plutarque, *L'intelligence comparée des animaux terrestres et marins*<sup>2</sup>

Dans la seconde partie du XVI<sup>e</sup> siècle, le discours sur l'animal sauvage, familier ou exotique ne cesse de croître en France. Qu'il se veuille « scientifique », pratique, comme *La Vénerie* que Jacques du Fouilloux dédie à Charles IX<sup>3</sup>, symbolique ou chargé d'exprimer des positions diverses à travers l'allégorie, les formes emblématiques ou sentencieuses, il est toujours didactique et objet d'une écriture en quête du monde et de soi<sup>4</sup>. Il est souvent mis en relation avec la ruse, celle des « bestes » ou celle des humains, comme au Moyen-Age. Qui ne connaît alors les tours de Renard, les méfaits du Serpent tentateur et même la corneille de Phèdre, fatale à la prudente tortue enlevée par l'aigle<sup>5</sup> ? Ces « bestes », observables en France pour certaines, animaient en effet des textes très variés, de la Bible aux fabliaux et aux romans en passant par les proverbes et les listes de défauts et de qualités attribuées à des pays, des familles ou des êtres humains.

A l'époque de la Pléiade, elles continuent à « hanter » les voies poétiques, des réécritures de fables ésoques aux traductions des psaumes et aux formules qui en sont tirées, de l'emblème à l'épigramme, au mime et au pamphlet : la « cautelle » des bêtes « brutes » et « venaticques » pique l'intérêt d'un public qui chasse pour s'en protéger ou les consommer<sup>6</sup> : la noblesse de cette activité, alors une véritable passion, se voit confirmée par l'image royale de Charles IX en veneur, en cerf et en Hercule<sup>7</sup>. Les poètes de la Pléiade évoquent donc volontiers ces « animaux sauvagins » qui nourrissent l'imaginaire tout autant qu'ils assurent une partie de l'équilibre naturel et économique et sont mis en valeur par la tradition chrétienne et païenne. Des deux définitions que l'on en trouve sous leur plume, l'une est prêtée à Dieu lui-même dans le psaume 50 retraduit par Baïf :

Tout le betal vivant aux forêts êt a moe:

(...)

Tout le konte je konoe dez ozeos monténars.

---

<sup>1</sup> Baïf, *Mimes enseignements et proverbes*, III, v. 840, éd. Jean Vignes, Genève, Droz, 1992, désormais appelée *Mimes*, p. 322.

<sup>2</sup> *L'intelligence des animaux*, traduction M. Gondicas, Arlea, 1991, p. 23.

<sup>3</sup> Poitiers, Marnefs et Bouchets frères, 1561.

<sup>4</sup> Pour les réécritures des fables ésoques, voir Paola Cifarelli, *Catalogue thématique des fables ésoques françaises du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1993 et Klaus Grubmüller et Gert Dicke, *Die Fabeln in Mittelalters und der frühen Neuzeit. Ein Katalog der deutschen Versionen und ihrer lateinischen Entsprechungen*, 1987.

<sup>5</sup> Voir Richard Traschler, « La tortue, la limace et la welke. Le dossier iconographique de la fable de l'aigle et de la corneille », *Rheinardus* 15, 2002, p. 161-176.

<sup>6</sup> Voir Gilles Corrozet, *Les blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison honneste (...)* Paris, Corrozet, 1539, p. 12.

<sup>7</sup> Voir Baïf, « Au Roy », *Le Second Livre des Poemes*, dans *Euvres en rime*, éd. Ch. Marty-Laveaux, Paris, Lemerre, 1881-1890, 5 vol., Genève, Slatkine reprints, désormais appelée ML, II, p. 96.

An ma puissance j'e les animaus sauvajins<sup>8</sup>.

L'autre, plus indirecte et d'inspiration aristotélicienne, est fournie par Jodelle célébrant la « civilité » instituée par Orphée, Amphion ou Orion : celle-ci s'oppose à l'état des « lourdes bestes » incluant l'« homme-beste (...) qui erre/ Sans maison et sans cité »<sup>9</sup>. Libres, réputés nuisibles comme dans les *Etymologiae* d'Isidore de Séville<sup>10</sup>, ces animaux suscitent en effet un double mouvement de fascination et de répulsion. La fable d'Orphée montre combien ils mettent en jeu le statut de l'homme, qui « se vante maistre/Des animaux »<sup>11</sup>. C'est d'abord dans ce cadre que s'inscrit le discours de la Pléiade sur les ruses prêtées aux « bestes » et celles pratiquées à leur rencontre. Renouvelées par l'apport de la tradition humaniste poétique, parémiologique et encyclopédique et la lecture d'ouvrages plus récents comme les deux *Hecatomythia* d'Abstemius<sup>12</sup> et les *Adages* d'Erasmus, ces ruses offrent, à partir de l'observation de la nature et de l'*inventio*, de nombreuses possibilités d'écriture et d'illustration de la langue française. Elles permettent aussi des mises en perspective du monde des humains. La chasse en particulier constitue le modèle littéraire d'activités aussi essentielles que la poursuite amoureuse, le jeu social et la guerre, à une époque où les troubles externes et internes ne laissent personne indifférent. Du point de vue de l'économie du texte, la notion de ruse suppose motivation, prise de distance, décision et action. Elle contribue, quel que soit le mode discursif que l'on adopte, au tour dynamique du discours et permet de jouer en particulier sur deux registres rivalisant avec les arts figuratifs : l'image emblématique, qui offre l'avantage du raccourci sémantique, et le déploiement narratif.

Cette première approche se limite à des éléments glanés à travers l'œuvre poétique de Ronsard, Baïf, Belleau, Jodelle, Dorat, Du Bellay et les dialogues de Tyard. Après une ébauche de la typologie des animaux sauvages le plus fréquemment liés à la ruse, soit sur le plan réel, soit sur le plan symbolique, soit sur l'un et l'autre, et des types de ruses qu'ils signifient, je me suis efforcée de repérer les interrogations ainsi soulevées sur le statut respectif de l'animal, de la ruse, et de l'humain et, enfin, de montrer comment l'animal sauvage est chargé, dans un langage tantôt traditionnel, tantôt renouvelé, de rendre compte des mœurs de la société contemporaine.

\*\*\*

Les « bestes felonnes » ou « cautes »<sup>13</sup> de la Pléiade sont le plus souvent des figures bien connues de la faune endémique ou exotique, quadrupèdes, reptiles, ou insectes, pour la plupart observables en France ou issues du bestiaire de l'iconographie chrétienne<sup>14</sup>. La ruse entendue au sens large de « cautelle » à « stratagème » et à « fraude », réunit en effet des animaux très divers, et le plus petit n'est pas le moins dangereux : si l'araignée peut être rapprochée du félin, c'est qu'elle aussi secrète ses propres pièges<sup>15</sup>. Les formes de la ruse et de l'imposture sont infinies et il convient d'être circonspect :

<sup>8</sup> Baïf, *Psaultier*, éd. Ernst J. Groth, Heilbronn, Henninger, 1888, désormais appelé *Ps*, v. 2062 et 2065-2066, p. 76. Cette expression n'apparaît pas dans la traduction de Marot. Dans l'« Hymne de Venus », Baïf évoque aussi « les oyseaux volans, et toute sauvagine/Qu'en grand nombre nourrit la terre et la marine », *VIe Livre des Poemes*, ML II, p. 279.

<sup>9</sup> Jodelle, *Oeuvres Complètes*, éd. Enea Balmas, Paris, Gallimard, 1968, 2 vol., I, p. 79. Toutes les références renvoient à cette édition. Pour Aristote, *Histoire des animaux*, I, 1, [488 a], l'homme appartient à la catégorie des animaux qui vivent en groupe et ont l'instinct social aussi bien qu'à celle des animaux solitaires qui tantôt restent sédentaires, tantôt se déplacent. Il fait aussi partie des genres domestiqués que l'on rencontre également à l'état sauvage.

<sup>10</sup> Jodelle s'appuie sur les *Etymologiae* qui, toutefois, excluent les reptiles des *bestiae*. Voir Isidore de Séville, *Etymologies*, XII, *Des animaux*, éd. Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1986, 2, 1-2, p. 86-87.

<sup>11</sup> Ronsard, « Paradoxe. Au roy Charles X », v. 15-17, *Le second Livre des Poemes*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager, Michel Simonin, Paris, Gallimard, 2 vol., 1993-1994, II, p. 841. Toutes les références renvoient à cette édition.

<sup>12</sup> Intégrés à l'*Aesopus Dorpii* à partir de 1519 et traduits en français par Guillaume Haudent à Rouen en 1547.

<sup>13</sup> Ronsard, « Cartel II », v. 39, *Les Mascarades, Combats et Cartels*, II, p. 233.

<sup>14</sup> Voir M. Pastoureau, « Bestiaire du Christ, bestiaire du Diable. Attribut animal et mise en scène du divin dans l'image médiévale », *Couleurs, images, symboles*, Paris, Le léopard d'or, 1989, p. 86.

<sup>15</sup> « L'iregne son ré de soy tire », *Mimes*, II, v. 85, p. 62. Voir Plutarque, *L'intelligence*, *op. cit.*, p. 41.

Aga [regarde] la nouvelle Arondelle.  
Use de ruse plus nouvelle :  
Faute d'avoir me faut sçavoir<sup>16</sup>.

Au sens propre, ces animaux pratiquent l'art de simuler ou de dissimuler et de contrefaire, soit pour se défendre, soit pour assurer leur domination et se procurer ce qu'ils convoitent. Leur ruse suppose une prise en compte de l'adversaire mais elle répond essentiellement à la nécessité et à l'instinct de conservation et, comme le rappelaient déjà Pétrarque et Erasme, elle s'exerce sans abus<sup>17</sup>. Elle se révèle plus efficace que la force, ce qui permet de lui faire endosser des valeurs morales.

Certains de ces animaux en sont tellement indissociables qu'ils font figure de comble rhétoriques de la ruse, à commencer par le renard. Rappelons que, dans des manuscrits du XIV<sup>e</sup> siècle, la Justice a sous les pieds un renard car elle représente le droit chemin et lui, la voie oblique<sup>18</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la réputation de cet animal ne se dément pas, et l'image qu'en donnent les poètes rejoint celle des livres d'emblèmes aussi bien que des manuels de vénerie (Pl. 1)<sup>19</sup>. Comme dans les œuvres littéraires du Moyen Age, la Pléiade l'exempt de traits d'animalité<sup>20</sup>. Toutefois, elle ne le fait pas parler. Baïf traduit l'adage commenté par Erasme qui montre que le renard représente à la fois l'individualité et les processus supérieurs à la force, la force étant signifiée par le bœuf, image du troupeau et de la domesticité :

Voy le renard qui le beuf mene<sup>21</sup>.

Comme dans les poèmes de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ou dans *l'Histoire des animaux* d'Aristote<sup>22</sup>, le renard incarne en effet l'« art » d'une manière générique : les *Mimes* soulignent la multiplicité des stratagèmes dont il dispose, offensifs et défensifs. A partir d'un proverbe cité par Plutarque, Baïf l'oppose donc également au hérisson, réputé « subtil »<sup>23</sup> mais réduit à un unique moyen de protection, ses piquants :

Le Renard sçait forces cauteles.  
Le herisson fuit ruses telles,  
Se couvre et s'enclost dans sa peau<sup>24</sup>.

Cependant, l'animal le plus fréquemment évoqué par ces poètes est le serpent, maudit « entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages »<sup>25</sup> mais porteur d'une ambivalence résumée par l'épithète « caut » qui lui est attribuée : selon que l'on approuve ou non ses

---

<sup>16</sup> Baïf, *Mimes*, II, v. 124-126, p.164.

<sup>17</sup> Pétrarque : voir ci-dessous note 65 ; Erasme, *Il faut donner très tôt aux enfants une éducation libérale*, dans *Erasme*, éd. C. Blum, A. Godin, J.-C. Margolin et D. Ménager, Paris, Laffont, col. "Bouquins", 1992, p. 498.

<sup>18</sup> Voir Emile Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris, 1949, p. 330.

<sup>19</sup> Voir Gilles Corrozet, *Hecatographie*, Paris, D. Janot, 1543, [p. 115-116] ; Guillaume de La Perrière, *Le Théâtre des bons engins*, 1539, éd. Greta Dexter, Gainesville, Florida, Scholar's facsimiles and reprints, 1964, p. 54-55, Barthélémy Aneau, *Decades de la description, forme et vertu naturelle des animaux tant raisonnables que brutz*, Paris, B. Arnoullet, 1549, « Le Regnard », 4.10, Du Fouilloux, *op. cit.*, chap. 61.

<sup>20</sup> Voir E. Charbonnier, « Animalité et anthropomorphisme dans *Le pèlerinage de Renart* : du déguisement à la métamorphose », *Métamorphose et bestiaire fantastique au Moyen-âge*, éd. Laurence Harf-Lancner, Collection de l'ENS n° 28, Paris, 1985, p. 169. Voir Erasme, *Adagiorum Chilia Secunda* dans *Opera Omnia*, éd. F. Heinimann et E. Kienzle, Amsterdam, Elsevier, 1987, II, 4, p. 40.

<sup>21</sup> *Mimes*, II, v. 667, p.190.

<sup>22</sup> I, 1, [488 b].

<sup>23</sup> Voir Gilles Corrozet, « Contre les divers assaults denvie », *Hecatographie, op. cit.*, f° D. Rappelons que le hérisson était associé au renard dans le *Couronnement de Renart* (1295).

<sup>24</sup> *Mimes* II, v. 79-81, p. 162 ; Plutarque, *L'intelligence des animaux, op. cit.*, p. 56, met davantage en valeur le hérisson.

<sup>25</sup> Voir Corrozet, *Hecatographie, op. cit.*, « Le vainqueur surmonté par le vaincu », f° non paginée. Rappelons qu'outre la tradition issue de *Genèse* III,13-14, le serpent est défini comme rusé et méchant par Aristote, *op. cit.*, I, 1, [488 b].

agissements, on le considère comme synonyme de prudence ou de ruse. Néanmoins, dans ce corpus, il signifie le plus souvent un danger mortel, car il s'attaque à l'homme dont il est fréquemment présenté comme l'égal. Parfois, ces poètes le font même parler, mais la ruse qui lui est attribuée joue avant tout sur la surprise et la peur suscitées par la perception de son aspect physique et de ses modifications.

Si la ruse qui lui est associée semble la plus redoutable, c'est d'abord qu'il glisse entre les mains de son adversaire, comme le rappelle une image archétypale évoquée par Du Bellay : pour échapper à Hercule, Acheloyz joignant le savoir à la force se métamorphose en serpent glissant et sifflant<sup>26</sup>. C'est aussi et surtout qu'il se dissimule parfaitement. Baïf évoque la manière dont il attend le moment propice pour attaquer par surprise :

Lors, comme quand le serpent surprend au buisson la nichée  
Du rossignol bocager, quand à la pasture cherchee  
Vole au loin pour abecher ses petits qui seulet pepient<sup>27</sup> (...)

Ce caractère s'offre à des transpositions politiques et morales modulables selon les genres et le *decorum*. Dans *Didon*, tragédie, Jodelle rend le fameux vers de Virgile *Latet anguis in herba*<sup>28</sup> :

Et l'aspic dans les fleurs sommeille<sup>29</sup>.

Le choix des termes français dramatise l'écriture : *herba* devient « fleurs » et « aspic » évoque à la fois Cléopâtre, le caractère mortel de la morsure et le lien très fort unissant le mâle et la femelle, soulignés par Pline<sup>30</sup>. La particularisation contribue à accentuer la tension en soulignant le contraste entre le danger et la beauté des lieux, où la présence du serpent, agent de la terreur et du destin, est aussi inattendue qu'imperceptible.

Dans les *Mimes*, recueil parémiologique, Baïf suit l'herméneutique morale traditionnelle. Le serpent, modèle du « piège » de l'« amour cauteleuse », signifie plus spécifiquement les ruses de la luxure :

Volupté glisse flateresse  
Et pique et mord comme un serpent<sup>31</sup>.

Sa séduction réside en effet aussi dans une puissance de métamorphose attribuée à la force de son venin et, également, à ses facultés imitatives. Sur le plan de la symbolique et de l'imaginaire, deux substituts du serpent incarnent également la ruse : le scorpion, dont Gringore expliquait que « par devant rit mais il point par derrière »<sup>32</sup>, et le dragon, qui exalte le type de ruse illusionniste faisant du serpent, dans la *Genèse* et l'*Apocalypse*, une

---

<sup>26</sup> Du Bellay, « Le combat d'Hercule et d'Acheloyz d'Ovide », v. 131-150, *Les divers Jeux rustiques*, dans *Œuvres poétiques*, éd. D. Aris et F. Joukovsky, Paris, Dunod, classiques Garnier, 2 vol., II, p. 168. Toutes les références renvoient à cette édition.

<sup>27</sup> « L'Hippocrene », *Second Livre des Poemes*, ML II, p. 63.

<sup>28</sup> *Buc.* 3, 92-93. Ce vers est mis en valeur par un emblème des *Devises heroiques de M. Claude Paradin, Chanoine de Beaujeu, du seigneur Simeoni et autres aucteurs*, Anvers, Christophe Plantin, 1562, p. 39v°-41v°. Le commentaire de Paradin assimile le serpent aux opinions pernicieuses contenues dans les livres : « En cueillant les Fleurs et les Fraizes des champs, se faut d'autant garder du dangereus Serpent, qu'il peut nous envenimer, et faire mourir nos corps. Et aussi en colligeant les belles autoritez et graves sentences des livres, faut eviter d'autant les mauvaises opinions, qu'elles nous peuvent pervertir, damner et perdre nos ames ».

<sup>29</sup> Jodelle, *Didon*, II, p. 179.

<sup>30</sup> *Histoire Naturelle*, VIII, XXXV. Voir également Isidore, *Etymologiae*, XII.

<sup>31</sup> *Mimes*, I, v. 469 et 473-474, p. 86. Sur le serpent symbole de la luxure au Moyen Age, voir F. Mora-Lebrun, « Métamorphoses dans *Le Paradis de la Reine Sybille* », *Métamorphose, op. cit.*, p. 287 sq.

<sup>32</sup> *Mimes*, I, v. 413, p. 82 et note 413.

représentation du Diable<sup>33</sup>. Cette forme instable et royale se prête au discours sur la ruse politique : Jodelle s'appuie sur Isidore pour modifier et développer dans ce sens la vignette de l'emblème moral « Subtilité vaut mieux que force » de Corrozet (Pl. 2)<sup>34</sup>. Pour assaillir le « fier, grand, et noble, et puissant Eléphant », autre symbole de l'Etat venu d'ailleurs, le dragon subjugué son adversaire par ses métamorphoses aussi belles que terrifiantes. Non seulement il est capable « pour imiter le trait d'une tempeste » de faire « bruire son vol, son gosier desenfiler », mais il varie

De cent et cent couleurs sa reluisante écaille  
Dont son suc veneneux par tout le corps l'emaille<sup>35</sup>.

Au scorpion et au dragon se rattachent aussi des animaux d'origine exotique, moins fréquemment évoqués dans ce corpus mais si familiers que leur ruse s'inscrit également dans des formes proverbiales. D'autres phénomènes naturels interprétés comme de la dissimulation et de la feinte, telles les larmes trompeuses du crocodile, autre animal diabolique des bestiaires médiévaux commenté également par Erasme<sup>36</sup>, sont considérés comme une arme mortelle, au propre et au figuré : Baïf montre comment ses ruses entretiennent la guerre. Ronsard souligne que ces larmes trompent pour « desrober par feintise la vie »<sup>37</sup>.

Mais, parmi les animaux d'origine exotique, c'est le singe qui occupe le devant de la scène. Considéré tantôt comme sauvage, tantôt comme domestique, réputé pour sa laideur, il renvoie peut-être plus que toute autre « beste » à l'animalité et au mal en l'homme par sa ressemblance avec lui<sup>38</sup>. Sa ruse est cependant vaincue par celle du léopard, interprété dans les *Notes hieroglyphiques* d'Horapollon comme « l'homme qui cache sa malice et mauvaistie »<sup>39</sup>. Comme dans la fable ésopeque « *De Simiis et Pardale* » du recueil édité par Martin Dorp<sup>40</sup>, Baïf évoque avec vivacité la manière dont

(...) feignant mort s'etandre,  
Atrape un Singe bien et beau<sup>41</sup>.

La ruse défensive d'autres animaux semi-domestiqués ou « venaticques » mais très familiers et distincts des bêtes féroces est si connue qu'elle est inscrite dans des formes

---

<sup>33</sup> L'emblème « *Unius compendium, alierus despendicum* » de Paradin rappelle comment le dragon est conçu comme résultant de serpents qui se sont successivement dévorés, *Devises héroïques, op. cit.*, p. 130. L'image est reprise dans la synthèse de Pierre L'Anglois : « La Monarchie est signifiée par le dragon, dont les Grecs disaient en proverbe (...) Si le serpent ne mange le serpent, il ne deviendra pas Dragon. Il faut qu'un Roy en deface d'autres, s'il veut devenir grand et demeurer le maistre », « Tableau Hieroglyphique du serpent », *Discours des hieroglyphes aegyptiens, emblesmes, devises et armoiries*, Paris, Abel l'Angelier, 1583, p. 50 v°.

<sup>34</sup> Voir *Etymologiae*, XII, 4, 4, éd. cit., p. 134-136 ; Corrozet, *Hecatographie, op. cit.* f° non paginé [117-118]. Plus que le texte de cet emblème, qui évoque un « fin serpent de nature subtile » entortillant sa queue autour des jambes de l'éléphant, Jodelle suit l'image, qui montre deux fois un petit dragon : au premier plan, appuyé sur le sol, celui-ci encercle la patte de l'éléphant. Au second plan, le dragon est triomphalement juché sur le dos de sa victime.

<sup>35</sup> Jodelle, *Les discours de Jules Cesar*, II, p. 340.

<sup>36</sup> Voir par exemple le *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer, vers 1260, miniature reproduite dans M. Pastoureau, « Bestiaire... », art cit., p. 94 et Erasme, « *Crocodili lacrymae* », *Adages*, II, 4.

<sup>37</sup> Baïf, *Mimes*, II, v. 409, p. 82 ; Ronsard, Sonnet, XXXIII, v. 12-14, *Le Premier Livre des Sonnets pour Helene*, I, p. 359. Pour le Moyen Âge, voir par exemple la reproduction du *Liber Floridus* dans M. Pastoureau, « Bestiaire... », art cit., p. 94.

<sup>38</sup> Rappelons qu'on lui prête souvent un caractère diabolique. Voir M. Pastoureau, « Bestiaire (...), art. cit., p. 89 et Véronique Boucherat, « La Vierge au singe de Dürer ou les pérégrinations formelles d'un modèle inspirant », *Revue de l'art*, 145/2004, p. 29-39.

<sup>39</sup> Voir *Orus Apollo de Aegypte : de la signification des notes hieroglyphiques (...) traduit de grec en françoys* [par Jean Martin], Paris, Kerver, 1543, Livre I, f° non paginé ; M. Pastoureau, « Quel est le roi des animaux ? », *Actes du 9<sup>e</sup> congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur* (Le monde animal et ses représentations), Toulouse, 1985, p. 133-142.

<sup>40</sup> Voir P. Cifarelli, *op. cit.*, p. 212.

<sup>41</sup> *Mimes*, II, v. 83-84, p.162. Depuis la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, il remplace le mauvais lion dans l'iconographie chrétienne. Voir M. Pastoureau, « Quel est le roi des animaux ? », art. cit., p. 133. Il signifie « l'homme qui cache sa malice et mauvaistie » dans Horapollon, *op.cit.*, Livre I, f° non paginé.

proverbiales : l'art de l'esquive, du détour, de la diversion ou du brouillage des pistes leur évite de se faire piéger. Au temps des guerres de religions, Baïf reformule ces maximes de survie. Ainsi, « Fine souris a plus d'un trou<sup>42</sup> » et « Cerf rusé tourne sus ses voyes<sup>43</sup> ».

Jodelle développe cette seconde image<sup>44</sup>. Les stratagèmes du gibier suscitent en effet aussi des descriptions plus longues, pour des raisons esthétiques, ce qui est nouveau mais ne surprend pas à l'époque où la vénerie connaît un si grand succès, et pour des raisons pédagogiques. Utilisés dans des grandes comparaisons à la manière d'Homère, ils éclairent des notions peu familières tout en assurant le plaisir du poète et celui du lecteur. Dans l'« Hynne de Calais et de Zethès », par exemple, les ruses du lièvre face aux chasseurs permettent à Ronsard d'éclairer le comportement prêté à des monstres mythologiques réputés invincibles, les harpies :

Comme un lièvre pressé d'une importune suite  
De chiens par mainte ruze entre-coupe sa fuite  
Maintenant d'un destour, maintenant d'un retour,  
Pour tromper les chasseurs amusez à l'entour :  
Tout ainsi ces oiseaux de ruzes et d'entorces  
Errant puis çà puis là, mettoient toutes leurs forces  
De tromper ces guerriers<sup>45</sup> (...)

L'inconnu est ainsi ramené au connu, ce qui atténue le caractère terrifiant des monstres et met en valeur la ruse supérieure des héros qui les circonviennent, ainsi que la culture du poète rusé.

A plusieurs reprises, Baïf regroupe quelques-uns de ces animaux en les associant au redoutable basilic, réputé tuer par son seul regard :

Vous ne voulez quitter les armes ?  
Gardez du Crocodil les larmes :  
Et de l'Aspic gardez la dent.  
-----  
Gardez du Basilic la veue :  
Gardez du Scorpion la queue<sup>46</sup> (...)

Il réussit à donner deux images : l'une est celle d'un monde sauvage dominé par l'enchaînement de la ruse et la précarité de l'existence, déjà présente, par exemple, chez Pétrarque : pour attaquer, chaque animal recourt à un stratagème qui lui est propre, avant de tomber lui-même victime d'un plus rusé que lui<sup>47</sup>. L'autre, inscrite dans le projet didactique des *Mimes*, montre l'être humain capable de concevoir et de mettre en œuvre l'ensemble des ruses des autres animaux.

\*

En effet, comme l'écrit Plutarque, « les rusés stimulent l'intelligence et la sagacité de leurs adversaires »<sup>48</sup>. Si les scènes de chasse plaisent tant, n'est-ce pas qu'elles mettent en scène le jeu de la ruse des « brutes » et de l'humain et, en général, l'excellence de ce dernier ?

---

<sup>42</sup> Baïf, *Mimes*, III, v. 1230, p. 340.

<sup>43</sup> *Ibid.*, II, v. 784, p. 198.

<sup>44</sup> Voir ci-dessous, p.

<sup>45</sup> V. 389-395, *op. cit.*, *Les Hynnes*, I, éd. cit., I, p. 451. Pour l'interprétation de la harpie par Pierre de Beauvais, voir Sylvie Lefèvre, « Polymorphisme et métamorphose. Les mythes de la naissance dans les bestiaires », *Métamorphose, op. cit.*, p. 220 sq. Sur « les ruzes et secretz que doivent sçavoir les Piqueurs pour prendre le cerf à force » et « les finesses et malices des lievres que les piqueurs doivent entendre pour les prendre à force », voir Du Fouilloux, *op. cit.*, chap. 40 et 56.

<sup>46</sup> *Mimes*, I, v. 409-413, p. 82. Voir également II, v. 79-87, p. 162. Sur le basilic, voir Isidore, *op. cit.*, XII, 4, p. 136-137. Pour Pline, son sifflement met en fuite tous les serpents, *Histoire Naturelle* VIII, xxiii; dans Horapollon, « de son seul siffler », il « occit les autres bestes qui luy approchent », *op. cit.*, Livre II, f° non paginé.

<sup>47</sup> On retrouve encore cette idée dans les *Mimes*, I, 391-393, p. 81.

<sup>48</sup> *L'intelligence des animaux, op. cit.*, p. 38.

Ce topos, réaffirmé par Tyard en ouverture au *Premier Curieux*<sup>49</sup>, rappelle que l'être humain peut être conçu dans sa relation aux animaux de deux manières : soit, ce qui est la position de Tyard, comme « le plus beau et accompli animal que Nature crée », puisqu'il « est capable de toutes les mœurs, affections, voix, et autres actions de tous les animaux »<sup>50</sup>, soit comme le plus faible d'entre eux, voire comme un facteur de désordre, les bêtes continuant à être « le lieu de l'ordre »<sup>51</sup> : ainsi, au temps des hostilités avec l'étranger où, dit Baïf, « nous estions entre nous/Pires, qu'entre eux, les lions et les loups »<sup>52</sup>, succède celui des guerres civiles, marqué par l'égoïsme et la régression de l'humain<sup>53</sup>.

Dans le premier cas, l'image de l'animal, doté seulement d'une « sensitive nature »<sup>54</sup>, sert à rehausser l'homme, défini par Saint Augustin comme « *animal scilicet rationale mortale* » c'est-à-dire, comme l'écrit Tyard, « pourveu de libre jugement, outre le sentiment naturel commun avec les bestes », et en conséquence, les humains doivent être estimés « hommes raisonnables animaux »<sup>55</sup>. Cette première interprétation, celle notamment des fabliaux<sup>56</sup>, s'appuie sur deux traditions issues l'une de la *Genèse*, 2, 19, où Dieu charge l'homme de nommer les animaux<sup>57</sup>, l'autre d'Hésiode. Réécrite par Ronsard d'après Horace, celle-ci est promise à un bel avenir puisqu'elle sera reprise par La Fontaine dans la Préface des *Fables*<sup>58</sup>. Prométhée aurait façonné l'homme en lui ajoutant une partie « de chaque beste »<sup>59</sup> et en le dotant, en plus, de raison<sup>60</sup>. On peut aussi considérer, après le *De natura deorum* de Cicéron, que « les seules Mains (...) Nous font seigneurs des animaux » ou, du moins, qu'elles sont « le ministre du penser »<sup>61</sup>, comme le montre un spectacle dont Ronsard dit avoir été témoin : attaqué par un loup, un berger défend ses vaches et son pastoureau en choquant entre eux deux coutelas. « Voyant le loup moquer/ Par telle ruse », le poète décide de célébrer cette victoire de l'humain. Pourtant, la ruse, qui assure à l'homme une supériorité sur les bêtes, relève-t-elle de la raison ?

En effet, selon la tradition aristotélicienne relayée notamment par Pline, Plutarque puis Pétrarque, par exemple, l'être humain fait partie du règne animal mû tout entier par le raisonnement, l'imagination, la volonté et le désir<sup>62</sup>. Si certains, comme Tyard, considèrent que le jugement de l'animal est déterminé et limité « selon les divers naturels de leurs especes diverses »<sup>63</sup>, d'autres attirent davantage l'attention sur le fait que

De tous les animaux qui marchent sur la terre,

<sup>49</sup> In John Lapp, *The Universe of Pontus de Tyard*, Ithaca, New York, 1948, p. 4.

<sup>50</sup> *Le Second Curieux*, in John Lapp, *op. cit.*, p. 143, 138 sqq, 162.

<sup>51</sup> Voir Jean Batany, « Le rôle du zoomorphisme dans le *Speculum Stultorum* », *Reinardus*, N° spécial « Le Roman de Renart et d'autres images de l'animal », 1993, p. 3 sqq. On trouve la discussion sur la misère de l'homme notamment dans P. Boaistau, *Le Théâtre du Monde (1558)*, éd. Michel Simonin, Genève, Droz, 1981, p. 105 sq.

<sup>52</sup> Baïf, « Sur la paix avec les Anglois, l'an mil ciq cens quaranteneuf », *VIII. Livre des Poemes*, ML II, p. 407.

<sup>53</sup> « Tellement qu'il vaudroit mieux estre/Quelque brut sauvage ou champestre,/Que vivre entre les hommes né », « Au seigneur de Nogent tresorier de la maison du Roy », *VIII. Livre des Poemes*, ML II, p. 399.

<sup>54</sup> Tyard, *Le Second Curieux*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>55</sup> Saint Augustin, *De dialectica*, IX ; Tyard, *Mantice*, éd. S. Bokdam, Genève, Droz, p. 108, 136. Voir aussi Calvin, Sermon 13 sur I *Cor.* 2.9, Genève, BPU ms fr. 26, fol. 104 v. ; Baïf, « A Monseigneur le duc d'Anjou », *IX. Livre des Poemes*, ML II, p. 413.

<sup>56</sup> Voir Brian J. Levy, « Monde des bêtes et bête humaine », *Reinardus*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>57</sup> Voir par exemple Isidore de Séville, *Etymologiae*, XII, 1.

<sup>58</sup> Voir Horace, Ode I, XVI et La Fontaine, *Fables*, Livres I à VII, Paris, Gallimard, coll. Poésie/Gallimard, 1974, p. 29.

<sup>59</sup> « (...) et d'art curieux/D'un doux aigneau fist son visage./Tremplant son cœur dedans la rage/De quelque lion furieux », Ronsard, « Palinodie à Denyse », v. 19-24, *Le Second livre des Odes*, I, p. 711.

<sup>60</sup> Car « Ce qui fait differer l'homme d'avec la beste,/(...) C'est la seule raison », Ronsard, « L'Hynne de Charles Cardinal de Lorraine », v. 336 et 339, II, p. 501. Voir aussi « Le Chat », v. 185-186, *Le Premier Livre des Poemes*, II, p. 703. Tyard précise que la raison humaine, « non cultivée par les discours, deviendroit compagne du sens naturel des animaux », *Mantice*, *op. cit.*, p. 183.

<sup>61</sup> Ronsard, « Paradoxe », v. 23, 25, *Le second Livre des Poemes*, II, p. 841, qui suit Cicéron, *De natura deorum*, II, LX, 150.

<sup>62</sup> Voir Aristote, *Mouvement des animaux*, 5, 6 ; Pline, *Histoire Naturelle*, VII, 2-5 ; Plutarque, *L'intelligence*, *op.cit. passim* ; Gryllos, *passim* ; Tyard, *Mantice*, *op.cit.*, p. 136.

<sup>63</sup> Tyard, *Mantice*, *op. cit.*, p.136.



L'homme est le plus chetif : car il se fait la guerre  
Luy-mesmes à soy-mesme (...) <sup>64</sup>

L'envie, en particulier, en fait « le plus misérable »<sup>65</sup>. Aussi n'est-il pas étonnant que les ruses ou l'ingéniosité du reste du règne animal lui servent de modèle<sup>66</sup>. Ronsard rend également compte de ce point de vue : l'espèce humaine est plus sujette « à la peine que les autres » car, mue par des passions suscitant la ruse, elle s'adonne notamment à la « feintise »<sup>67</sup>.

Mais dans ce cas, l'animal sauvage a-t-il conscience de ruser ou encore a-t-il conscience des ruses auxquelles il est soumis ? Dorat, Baïf, Ronsard, dont les textes semblent dialoguer, avancent sur ce point des réponses nuancées. Dans l'ode qu'il adresse en 1550 *Ad Petrum Ronsardum*, Dorat parle de *virtus* des animaux sauvages dans le sens d'*ingenium*. Cependant, le gibier qui se terre pour échapper à la poursuite agit sans ruse, donc non par réflexion mais par instinct : le chien de chasse, qui lui aussi agit « *Sine fraude, sine et artibus* » s'efforce d'attraper

(...) *sine dolo feras*  
*Latibulis iam quoque*  
*Cubantes*<sup>68</sup>,

De même, le chevreuil ou la biche mis en scène en 1552 par Ronsard et en 1555 par Baïf, d'après Bembo mais aussi selon Pétrarque, « n'a crainte »<sup>69</sup> des ruses du chasseur. C'est une des raisons pour lesquelles, comme Ronsard le souligne encore en 1560,

(...) les cerfs, qui n'ont point de raison,  
Les poissons, les oiseaux, sont sans comparaison  
Trop plus heureux que nous<sup>70</sup> (...)

Pourtant, certains animaux disposent de facultés qui permettent de les élever à l'homme. Dans la même élégie, Ronsard admet, s'inscrivant dans un courant issu d'Albert le Grand,

Qu'entre les animaux par les champs habitans,  
On en voit quelques-uns qui en prudence valent  
Plus que leurs compagnons, et les hommes égalent  
De sagesse et d'esprit<sup>71</sup> (...)

<sup>64</sup> Ronsard, Ode XXIX, v. 5-7, *Le Second Livre des Odes*, I, p. 719.

<sup>65</sup> Baïf, « A Monsieur de Mauru », VII. *Livre des Poemes*, ML II, p. 367. Voir aussi « Vie des chams », *Premier Livre des poemes*, *ibid.*, p. 37-38 ; Du Bellay, « Ode au (...) Cardinal du Bellay », *Œuvres de l'invention de l'auteur*, *Œuvres Poétiques*, éd. D. Aris et F. Joukovsky, Paris, Garnier, 1993, I, p. 226.

<sup>66</sup> Voir Plutarque, *op. cit.*, p. 27. Néanmoins, dans *Gryllos*, il considère que si l'animal est le modèle du courage, la ruse est le propre de l'homme. Voir *L'intelligence*, *op. cit.*, p. 108. Quant à Pétrarque, il trouve deux raisons morales à la supériorité de la ruse des animaux : d'abord elle s'exerce dans le cadre de la nécessité, sans abus, sans colère, ni volonté de faire souffrir l'autre. Voir *Contre la bonne et la mauvaise fortune*, éd. Rivages, p. 100. Ensuite « chez tous les animaux excepté l'homme, la paix revient de temps en temps dans chaque règne – dans l'espèce humaine, jamais », *ibid.*, p. 154.

<sup>67</sup> Ode XXIX, v. 29, *Le Second Livre des Odes*, *op. cit.*, I, p. 720.

<sup>68</sup> Dorat, Ode « *Ad Petrum Ronsardum* », v. 111 et 116-118, dans *Les odes latines de Jean Dorat*, éd. Geneviève Demerson, Clermont-Ferrand, Adosa, 1979, désormais appelé *OL*, p. 61.

<sup>69</sup> Ronsard, sonnet LIX, v. 9, *Le Premier Livre des Amours*, I, p. 54. Voir Baïf, « Comme quand le printemps... », *Amour de Francine*, II, ML I, p. 147. De même, le solitaire de Pétrarque vit dans la tranquillité, « Comme l'oiseau vole sans inquiétude entre les lacets et les branches engluées, comme le poisson joue parmi les hameçons, et les bêtes sauvages parmi les pièges », *Contre la bonne et la mauvaise fortune*, éd. A. Duprat, Rivages, p. 92.

<sup>70</sup> Elegie XV, v. 55-57, *Les Elegies*, II, p. 367-368.

<sup>71</sup> *Ibid.*, v. 104-107, p. 369. Un autre exemple de la place de l'homme dans l'univers est fourni par Aneau. Il décrit « la triple espece de tous ceux/Qui ont raison, Hommes, Heroes et Dieux », hiérarchisée des cioux à la terre : « Tout au plus bas, sont les Satyrs, et Pans/A piedz boucquins sur la terre rampans./Qui levent bien au ciel cornes et testes:/Mais tousiours sont en

Cependant, lorsque cette « prudence » de l'animal sauvage, ailleurs nommée « cauteleuse » ou ruse, dépasse celle du « plus lourd animal »<sup>72</sup> qu'est l'homme ou lui sert de modèle, y a-t-il régression de l'humain ? Ici encore, les réponses varient. Il semble essentiel de souligner d'abord que, comme Montaigne dans l'*Apologie de Raimond Sebond* et plus tard La Fontaine, Dorat, Ronsard et Baïf plaident en faveur de l'animal sauvage, qui sait protéger sa liberté, et mettent ainsi en valeur l'ambivalence de la notion de ruse. La manière dont les *Mimes* articulent deux « fables » ésopiques paraît intéressante à cet égard. Le *laboureur et le serpent* présente la famille d'un bûcheron. L'enfant meurt piqué par une vipère « cauteleuse et non decevable » sur laquelle il avait marché. Son père ne parviendra pas à le venger : la vipère refuse de sortir du trou où elle s'est réfugiée, marqué par la cognée lancée contre elle. Sa prudence s'avère supérieure à la ruse de la femme du bûcheron, qui conseille à son mari de lui proposer une trompeuse paix :

Jamais la paix je ne croiray,  
Tant que la sepulture proche  
De ton enfant, et sus ma roche  
Ce grand coup marqué je verray<sup>73</sup>.

La seconde fable met en scène un cerf, un chasseur et un cheval<sup>74</sup>. Pour se venger du cerf qui le chasse de son pré, le cheval sollicite l'aide de « l'homme trompeur », qui la lui promet s'il accepte le mors. Il s'asservit ainsi à l'homme.

Toutefois, le plus souvent, la ruse de l'animal s'écrit de façon moins immédiatement dialectique, comme un commentaire moral sur l'homme dans trois domaines essentiels de sa vie ou de sa survie mis en rapport avec l'actualité contemporaine : l'amour, les comportements sociaux, la politique, intérieure et extérieure. Le renouvellement vient alors de l'arrivée de quelques animaux sauvages inédits dans le bestiaire poétique français et, avant tout de la conjonction du discours sur la nature avec une autre forme de *fabula* et d'*integumentum*, la mythologie classique.

\*

Cet héritage conduit à un renouvellement de la mise en scène et des figures illustrant la poursuite amoureuse, à une analyse plus fine de ses processus, même si ce thème s'écrit souvent avec des images et un esprit traditionnels. Ici encore, les modalités de la ruse reposent en général sur la métamorphose et la dissimulation. Les sentiments exprimés, souvent feints, masquent des stratégies ordonnées au plaisir et animent trois motifs très fréquents dans la poésie de Ronsard, qui intéressent également Baïf : l'homme pris au piège de l'amour, les métamorphoses animale des dieux, notamment Jupiter, l'exclusion du rival.

Concevoir le jeu amoureux comme une entreprise de séduction fondée sur la ruse qui, pour éveiller ou satisfaire le désir, use de la dissimulation, voire du travestissement, et rapprocher ces stratégies de l'*ethos* du monde animal n'est pas nouveau<sup>75</sup>. Ainsi, Baïf compare l'Amour « faux et rempli de malice » à un « vieil singe, pervers, cauteleux et trompeur »<sup>76</sup>. Ces stratégies suscitent le sentiment d'un péril mortel formulé à la manière de

---

terre, comme bestes. », « Difference des raisonnables essences », *Imagination poetique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552, p. 23.

<sup>72</sup> *Ibid.*, v. 31, p. 367.

<sup>73</sup> III, v. 602, 625-630, p. 311-313.

<sup>74</sup> *Ibid.*, v. 631-656.

<sup>75</sup> La maison idéale décrite par Gilles Corrozet comprend une « Chambre tapissée si bien/Qu'on ne sçauroit dire combien/ (...) Où on void les ruses et les tours/ D'armes, de chasses et d'amours », *Les blasons, op. cit.*, p. 15. Voir aussi Aneau, « Emulation pour prendre », *Imagination poétique, op. cit.* 41.

<sup>76</sup> « Si quand elle me montre ... », *Amour de Meline*, ML I, p. 132. Sur le singe attribut de la luxure, voir Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane, 1450-1600*, 2 vol., Genève, Droz, II, col. 353.

Virgile : « La beauté florissante est comme la vipere/ Entre les belles fleurs »<sup>77</sup>. C'est de la tarentule ou phalange évoquée par Ronsard que vient la nouveauté :

Amour, tu semble' au phalange qui point  
Luy de sa queue, et toy de ta quadrelle [fleche] :  
De tous deux est la pointure mortelle,  
Qui rempe au cœur et si n'aparoit point<sup>78</sup>.

La poursuite amoureuse est également considérée sans grande originalité comme « une autre queste, une chasse nouvelle »<sup>79</sup> ou une pêche où l'amoureux finit par se laisser prendre :

Ainsi le traistre oyseleur qui enlasse  
Dans les filets les abusez oyseaux,  
D'un chant trompeur les tire en sa tirasse.  
Ainsi voit-on le pescheur sur les eaux,  
Par l'aim caché sous une amorce belle  
Les poissons pris banir de leurs ruisseaux<sup>80</sup>.

De façon assez traditionnelle aussi, ces métaphores ancrent la poursuite dans un rapport de force le plus souvent misogyne : l'amoureux est un poisson appâté par la vue du « tétin » ou par le jeu du regard de la dame :

Ce ne sont qu'haims, qu'amorces et qu'appas  
De son bel œil qui m'allèche en sa nasse<sup>81</sup> (...)

Il « s'empestre /Dans les liens d'amour »<sup>82</sup>. L'aspect attractif du piège masque le mortel danger. Pour y échapper, une seule solution : la contre-ruse. En ne s'attachant à aucune femme, l'homme, selon Ronsard, peut espérer échapper au filet :

Sans rendre ma franchise à quelqu'une asservie :  
Rusé je ne voulois dans les rets m'enfermer<sup>83</sup>.

Dans le cas contraire, il ne reste qu'à solliciter la bienveillance de la dame par une *captatio benevolentiae* rusée, en la comparant au lion qui épargne ceux qui l'en prient<sup>84</sup>. Cependant pour mieux se refuser au poète *innamoramento*, Hélène fait mine de préférer les poèmes tristes et verse des larmes de crocodile<sup>85</sup> : en tous domaines, ce sont les rusés qui dominent le jeu. Le mode mythologique élève la ruse au plan du sacré. En même temps, elle

<sup>77</sup> «Au sieur Ottoman», *III. Livre des Passetems*, M.L. IV, p. 396 ; « Bourelle des amans... », *Amour de Meline*, ML I, p. 140.

<sup>78</sup> Ronsard, [CCXLI], v. 1-4, *Le Premier Livre des Amours*, I, p. 160. Voir aussi Tyard, *Solitaire Second*, éd. C.M. Yandell, Genève, Droz, 1980, p. 196.

<sup>79</sup> Baïf, « Fleurdepine », *V. Livre des Poemes*, ML II, p. 263.

<sup>80</sup> Baïf, « Comment peux-tu... », *Diverses amours de Baïf, Ier Livre*, ML I, p. 292 ; voir également « L'amoureux est chasseur... », *ibid.*, p. 312 et Ronsard, « L'Hylas », v. 164-165, *Le Premier livre des Poemes*, II, p. 753.

<sup>81</sup> Ronsard, Sonnet CXXX, v. 1-2, *Le Premier Livre des Amours*, I, p. 70. Voir aussi sonnet IX, *Les amours diverses*, I, p. 448.

<sup>82</sup> « Il ressemble à l'oiseau, qui tant plus se remue(...)/Se debatant en vain d'echaper l'oiseleur(...)/ Pour jamais n'echapper un si plaisant malheur », *Le Second Livre des Amours de Ronsard* (additions de 1578), I, p. 76. Image des « flatteurs de cour » dans La Perrière, *Le Théâtre des Bons Engins*, LIII, *op. cit.*, p. 119 (fig. 3), l'oiseleur illustre pour Aneau la puissance de la parole rusée, « Car homme n'est tant sage ou clairvoyant:/Qui ne puisse estre à la fin endormy/Par le flatteur : qui se monstre estre amy », *Imagination poetique, op. cit.*, p. 51.

<sup>83</sup> Ronsard, sonnet XXXVIII, v. 7-8, *Le Premier Livre des Sonnets pour Hélène*, I, p. 361.

<sup>84</sup> *Ibid.*, v. 13. Au sonnet XCVIII, v. 12 du *Premier Livre des Amours*, I, p. 74, la dame est une « fere » : « c'est, glose Muret, ce que les Latins et les Italiens disent *Fera*, fiere comme une beste sauvage », *Commentaires au Premier Livre des Amours de Ronsard*, éd. J. Chomarat, M.-M. Fragonard, Gisèle Mathieu-Castellani, Genève, Droz, 1985, p. 53.

<sup>85</sup> « Mais votre œil cauteleux, trop finement subtil,/Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,/Pour mieux me desrober par feintise la vie », sonnet XXXIII, v. 12-14, *Le Premier Livre des Sonnets pour Helene*, I, p. 359.

la ramène à l'animalité et en fait l'instrument d'un discours archétypal et didactique sur le plaisir, la fécondité, les rapports de pouvoir. Comme le rappellent crûment certains poèmes, *l'apetitus* engendre les mêmes ruses, qu'il soit alimentaire ou amoureux. Il fédère et rapproche tous les êtres vivants. Neptune amoureux d'Amymone

S'embusche et se musse bas.  
Comme un loup quand un troupeau  
Il voit dans un pasturage,  
Se traîne tout beau tout beau  
(...)  
Et du pastoureau le soin  
Trompe, s'aproxant de loing<sup>86</sup>.

La métamorphose animale constitue surtout l'une des stratégies favorites de Jupiter *versipelles*. Aigle pour Ganymède, il devient cygne pour séduire Lédæ. Dans le *Second Livre des Amours*, Ronsard analyse et met en scène les modalités selon lesquelles le roi des dieux joue de l'apparence de ce « trompeur volant » tout en conservant parfaitement ses facultés de raisonnement<sup>87</sup>. Métamorphosé en animal, Jupiter donne à sa victime l'illusion qu'elle est supérieure : l'être humain croit dominer la nature. Tel le poète, « il apprivoise la belle » par le « bruit de sa chanson »<sup>88</sup>. Dans son commentaire, Belleau s'appuie sur Properce pour éclairer ces ruses d'un jour inattendu. Des notions de hiérarchie sociale se superposent aux fantasmes de l'animalité et de la fraude : pour assurer son plaisir, Jupiter s'adapte à toutes les conditions<sup>89</sup>. Cependant, pour séduire Junon, le roi des dieux prend la forme plus modeste et attendrissante du coucou. Car, comme le montre Belleau, le grand art consiste à persuader la femme qu'elle est la bénéficiaire de ces ruses<sup>90</sup>. Ronsard, qui ne manque pas d'humour, s'inspire de ces métamorphoses pour séduire une grande dame : « Je suis semblable au Polype de mer... »<sup>91</sup>. Ou encore « Je suis la Salemandre... »<sup>92</sup>, que l'on peut lire comme une allusion plaisante à l'activité amoureuse de François Ier. Et aussi, le très désinvolte : « Hâ ! que ne suis-je abeille ou papillon<sup>93</sup> » !

La ruse des animaux sauvages peut en effet dans certains cas participer d'un procédé utilisé pour faire l'éloge abusif de petites choses : Du Bellay dénonce la ruse littéraire consistant à déguiser « une mouche en forme d'éléphant »<sup>94</sup>. Néanmoins, elle permet au poète d'habiller les allusions sociales et politiques du masque rhétorique de la métaphore animale et de la fable classique. La ruse animale participe alors d'un discours moral et satirique. Souvent coulé dans la tradition lapidaire et impitoyable du proverbe ou celle de l'apologue, il souligne

---

<sup>86</sup> Baïf, « Amymone. A Pierre de Ronsard », *Tiers Livre des Poemes*, ML II, p. 142.

<sup>87</sup> Le cygne berne la jeune fille par sa beauté, des apparences douces, un comportement à la fois majestueux et gracieux : « Au bord par les fleurs se joue (...) Tout mignard pres d'elle noue (...). Voir aussi « Elegie », v. 60, *Le premier Livre des Poemes*, II, p. 668.

<sup>88</sup> Ronsard, « La defloration de Lede », v. 150, 152, 155, 156, 181 sq., *Le Troisième Livre des odes*, I, p. 778. Jupiter donne d'ailleurs l'explication de cette ruse. De façon surprenante, il n'invoque ni rituel initiatique ni principe de fécondité : elle est dictée par la nécessité physique. Voir v. 209-212, *ibid.*, p. 779. Jupiter se livre souvent à des « jeux malicieux » : voir sonnet LVIII, v. 11, *Le Second livre des Sonnets pour Helene*, I, p. 428, sonnet XL, v. 10-11, *Le premier Livre des Amours*, I, p. 45.

<sup>89</sup> « Par une comparaison avec Iuppiter, explique-t-il, lequel deigna bien se deguiser sous le plumage d'un Cigne pour plus secrettement prendre son plaisir avecques Laeda, et emprunter la figure d'un Toreau pour ravir la belle Europe, toutes deux femmes mortelles et de petite étoffe au pris de la grandeur d'un tel Dieu », *Commentaire au Second Livre des Amours de P. de Ronsard*, p. 40 r°.

<sup>90</sup> A partir du commentaire de Théocrite, il analyse la manière dont Jupiter sait susciter et jouer des réactions psychologiques et physiques de Junon avant de la rassurer, *Commentaire au Second livre des Amours de Ronsard*, p. 87 v°.

<sup>91</sup> « Elegie III », v. 46, *Les Elegies*, II, p. 334

<sup>92</sup> « Elegie IX », v. 31, II, p. 342

<sup>93</sup> « Le voyage de Tours ou les amoureux », v. 147, I, p. 207.

<sup>94</sup> Du Bellay, « Hymne de la Surdité », v. 30, *Divers Jeux Rustique*, II, p. 257.

le fond paradoxal d'animalité qui règne en société et notamment, en dépit des apparences, à la cour, à cette époque marquée par la mobilité sociale et les guerres.

C'est encore le serpent qui, de la façon la plus économique, permet de dire l'omniprésence de la ruse : « Maints portent serpents en leur sein<sup>95</sup> ». Celle-ci se manifeste en particulier dans l'ordre de la médisance :

Serpent qui vient mordre sans bruire,  
Est un detracteur qui va nuire<sup>96</sup>.

Aussi importe-t-il de ne pas se mêler des affaires des autres :

Qui fourgonne dans une heie,  
L'aspic pourra mordre sa main<sup>97</sup>.

Dans les années 1550, Du Bellay redoute avant tout le « jeune ambicieux ». Il se garde de lui « comme d'un fin renard »<sup>98</sup>. Mais au temps des guerres civiles, les *Mimes* montrent que les prudents eux-mêmes sont contraints de se déguiser : « Avec le renard on renarde »<sup>99</sup>, ou encore, « Avec les loups il faut huller<sup>100</sup> ». Baïf donne encore une troisième variation sur ce motif :

Mais je sçay que vivons en France,  
Où soudain froid et puis chaud.  
Sçaches que du tems ne me chaut,  
Pourveu que bien mon ieu ie ioué.  
Par entre les singes il faut  
Estre singe et faire la moue<sup>101</sup>.

En effet, l'animal privilégié de la critique sociale, et plus spécifiquement de la cour, demeure le singe. La fréquentation des humains le fait régresser par rapport à l'état sauvage, exactement comme l'homme régresse au contact de sociétés du type de la cour. Pourtant, « (...) aux laqs ne se laisse prendre<sup>102</sup> ». Pour Du Bellay, il est le modèle du courtisan rusé :

C'est une divine ruze,  
De bien forger une excuse,  
Et en subtil artizan  
Soit qu'on parle ou qu'on chemine,  
Contrefaire bien la myne  
D'un vieil singe courtizan<sup>103</sup>.

Les médisants qui pullulent n'ont pas plus de poids que des « guenons » si légères que Baïf les porterait « à l'aise »<sup>104</sup>. Ronsard réserve cette comparaison aux prélats, « ces ignorantes bestes » qu'il voit « Porter comme guenons des mitres sur leurs testes »<sup>105</sup> : les courtisans dans leur ensemble se comportent en corbeaux, selon le jeu de mot cratylien

---

<sup>95</sup> Baïf, *Mimes*, II, v. 675, p. 191.

<sup>96</sup> *Ibid.*, II, v. 1981-1982, p. 245.

<sup>97</sup> *Ibid.*, II, v. 1976-1977, p. 245.

<sup>98</sup> Du Bellay, sonnet LXXIII, v. 5, 14, *Les Regrets*, II, p. 75.

<sup>99</sup> II, v. 1060 p. 210.

<sup>100</sup> *Ibid.*, III, v. 1209, p. 339.

<sup>101</sup> « A Monsieur du Gast » *Passetems* I, ML IV, p. 235.

<sup>102</sup> Baïf, *Mimes*, II, v. 82, p. 162.

<sup>103</sup> « Discours sur la louange de la vertu et sur les divers erreurs des hommes », v. 115-120, *Œuvres de l'invention de l'auteur*, I, p. 238 ; voir aussi, sonnet CL, v. 2, *Les Regrets*, II, p. 114.

<sup>104</sup> « Contre un medisant », *IIIe livre des Passetems*, ML IV, p. 316.

<sup>105</sup> « A la Royne Catherine de Medicis », v. 209-210, *Le Bocage Royal*, II, II, 90.

κολαξ (flatteur)/κοραξ (corbeau)<sup>106</sup>. Par sa ruse et ses vices, ce milieu dépasse les loups, modèle des diaboliques loups-garoux dénoncés par Aneau<sup>107</sup>. Toutes ces pratiques interdisent que l'on transige avec les mœurs de la cour, sous peine d'une dégradante métamorphose dont l'animalité est signifiée par le hurlement :

On dit qu'avec les loups (Bourdin) il faut urler,  
Et se former aux mœurs des hommes que lon hante,  
Mais pour hanter la court, tant la court ne te tente  
Que tu veuilles tes mœurs en ses vices souiller<sup>108</sup>.

D'autre part, ceux qui jouent double jeu ou tournent leur veste finissent par se faire prendre. Telle est la leçon de l'apologue ésopique de la chauve-souris, repris par Baïf. A la belette, elle échappe en disant qu'elle est souris, au chat-huant, qu'elle est oiseau. Mais

La chau-souri souris n'a plus d'excuse,  
Qui perd sa finesse et sa ruse  
Entre les pattes du chat gris<sup>109</sup>.

La rime excuse/ruse est éloquente : en société, la politesse sert de masque à la ruse. Le monde est plein de profiteurs. Baïf en donne plusieurs exemples. Il adapte la fable « *De erinatio viperam hospitem ejiciente* » d'Abstemius. La vipère, dame du logis, est remplacée par la marmotte. Celle-ci se voit menacée d'expulsion par le hérisson rusé qu'elle avait charitablement accueilli chez elle « aux mois de la froidure » et qui n'entend plus quitter les lieux<sup>110</sup>. Les profiteurs peuvent aussi se doubler d'usurpateurs comme le montrent deux fables ésopiques. La première révèle les mécanismes d'une fraude électorale, sur le canevas du geai paré des plumes du paon. Les oiseaux veulent élire pour roi celui d'entre eux que Jupiter trouvera le plus beau :

Le noir chucas qui n'a point d'espérance  
Sans quelque dol d'avoir la preference,  
Va cauteleux loing à val des ruisseaux,  
Sur qui flotoyent les pennes des oyseaux,  
Qui audessus s'éplumoyent : Par malice  
Va s'embellir d'un nouvel artifice<sup>111</sup>.

Cette fable se termine par une « grande risée » contre le « fin larron » : déshonoré, il ne gagne que le mépris général. La seconde est plus cruelle. C'est l'usurpateur qui triomphe en tirant parti des querelles d'anciens alliés :

Le Lion et l'Ours se liguerent :  
Une proie ensemble questerent :  
La prennent : en sont en debat :  
Le Renard leur querelle avise :

---

<sup>106</sup> Voir par exemple le « Discours à Monsieur de Cheverny », v. 140, *Le Bocage Royal*, II, II, p. 132. Ce jeu de mot est expliqué dans l'emblème TAYTO KOPAE KAI KOΛAΞ de Boissard, qui le commente dans un sens moral d'abord : le flatteur qui trahit l'amitié reçue est semblable au corbeau mais en tant qu'humain, il se révèle pire qu'un animal ; un sens politique ensuite : l'Empire romain et celui des Grecs sont tombés pour avoir refusé les véritables conseils, *Emblemes latins*, 1588, p. 68-69.

<sup>107</sup> Ils extorquent de l'argent « Par Fraude, Dol, Extorse, Pillerie, / Par Force aussi, Rapine et Vollerie » et justifient le proverbe « que l'homme à l'homme est loup », *Imagination poetique*, op. cit., p. 95, 96.

<sup>108</sup> Ronsard, « A Monsieur Bourdin », v. 1-4, *Les Poemes*, Appendices, II, p. 892.

<sup>109</sup> *Mimes*, III, v. 1258-1260, p. 342.

<sup>110</sup> *Ibid.*, III, v. 703-726. Le hérisson est réputé « subtil » car, face aux chiens, il se montre « discret », « couvert et secret » : il « sçait tresbien la maniere et façon/De se garder à l'encontre des Chiens/Si sagement qu'on ne luy nuyt en riens », Corrozet, « Contre les divers assaults denvie », *Hecatombgraphie*, op. cit., f° non paginé. Voir aussi P. Ciffarelli, op. cit., p. 121.

<sup>111</sup> Baïf, « Le Chucas », *Passetems I*, ML IV, p. 225. Voir aussi P. Ciffarelli, op. cit., p. 135.

A l'emblee emporte leur prise :  
La mange durant leur combat<sup>112</sup>.

Par sa concision et sa vivacité, Baïf ouvre ici la voie à La Fontaine. L'ours et le lion, dont l'héraldique du Moyen Age avait successivement fait les rois des animaux<sup>113</sup>, se voient donc dépossédés par le renard. Comme le signale Jean Vignes, le renard peut alors renvoyer au Turc, comme dans les *Emblèmes* d'Alciat ou encore être interprété comme une allusion aux guerres de religion. Ne pourrait-il aussi être une figure du roi des temps modernes ?

En effet, dans ce corpus, la ruse animale est en général la marque de l'ennemi religieux et politique, surtout lorsqu'il berne par son discours mais elle présente parfois une ambivalence nouvelle.

Le plus souvent, bien sûr, elle est l'arme de ceux qui remettent en cause l'ordre établi, comme le montre une fable adaptée de Nicandre par Ronsard et bien connue, puisqu'une fresque de la Galerie François Ier à Fontainebleau lui est consacrée. En échange de l'indication d'un ruisseau où elle pourra se désaltérer, l'ânesse offre au serpent dipsas la Jeunesse, qu'elle avait reçue en cadeau de Jupiter. Un animal domestique et femelle, l'ânesse, est donc opposée à un animal sauvage et mâle, le serpent, et c'est le second qui l'emporte. Or, l'ânesse représente les hommes, récompensés par Jupiter pour avoir dénoncé Prométhée, auteur du « secret larreçin du feu » et puni « pour sa fraude inventée »<sup>114</sup>. En d'autres termes, le serpent et Prométhée appartiennent au même camp des rusés qui s'opposent au règne du roi des dieux et à l'ensemble des fidèles. D'ailleurs, l'image de ce serpent qui suscite la soif, comme son nom l'indique, rejoint celles du Tentateur de la Genèse et des « Fils d'Adam » dans les *Psaumes* : caractérisés par leur tendance « toujours à parler fausseté » et à ruser avec Dieu en ne l'écoutant pas, ils sont comparés à des serpents qui résistent au chant du charmeur et refusent ainsi de se domestiquer :

Einsin ke serpens ont dedans eus tout venim,  
Einsin ke l'aspic sourd et caut  
L'oreille bouchant pour n'oüir le charme fort  
Que chante l'enchanteur savant<sup>115</sup>.

Les *Psaumes*, dont la traduction par Baïf est publiée dans le contexte polémique des années 1567-1569, offrent en effet de nombreux exemple de ruse animale assimilée à l'insoumission et au mal. Ils inspirent précisément à la même époque, en 1567, les figurations au revers de deux médailles royales portant la devise NULLIS. FRAUS. TUTA. LATEBRIS tirée d'Isidore de Séville<sup>116</sup>. Le serpent y représente l'ennemi à la fois religieux et politique combattu par le roi Charles IX figuré en cerf (Pl. 3)<sup>117</sup>. En effet, pour les catholiques, tous les maux procèdent du serpent jeté par l'Opinion dans le sein de Luther : dès 1562, celui-ci est montré par Ronsard comme un « moyne abusé » par l'animal qui lui a soufflé « vivement une âme serpentine »<sup>118</sup>. Le juste se trouve menacé par le complot ourdi par les « mechans », en

<sup>112</sup> *Mimes*, I, v. 1057-1062, p. 115. Voir aussi P. Cifarelli, p. 149.

<sup>113</sup> Voir M. Pastoureau, « Quel est le roi des animaux ? », art. cit., p. 133.

<sup>114</sup> Ronsard, *A Guy Pacate*, v. 68, *Le Quatriesme Livre des Odes*, I, p. 801 et Ode XII, v. 57 sq., *Le Second Livre des Odes*, I, p. 698.

<sup>115</sup> *Ps* LVIII, v. 2338-2341, p. 85.

<sup>116</sup> « *Hi serpentium inimici, cum se grauatatos infirmitate persenserint, spiritu narium eos extrahunt de cavernis, et superata pernicie ueneni eorum pabulo reparantur* », *Etymologiae*, XII, 1, 18, éd. cit., p. 50-51 et n. 27.

<sup>117</sup> Voir Jacques de Bie, *La France metallique*, Paris, J. Camusat, 1636, I, médailles XX et XXI, Pl. 66, avec l'interprétation suivante p. 181 : « Le corps est d'un Cerf (...) usant à son avantage de l'instinct que luy a donné la Nature, sent par l'odorat les trous sous-terreins, où les serpens se sont glissez, et par la force de son aspiration les contraint sortir dehors et les devore à son aise ». Sur le cerf dans le système médiéval de symbolisation du christianisme, voir François de la Bretèque, « Le lion et le cerf. Chasse, confrontation, cortège », *Reinardus, op. cit.*, p. 31 sq.

<sup>118</sup> « Remonstrance au peuple de France », v. 303-306, *Discours des Miseres de ce temps*, II, p. 1027.

particulier les « Predicans » : ces « subtils oiseleurs/Pipent le simple peuple »<sup>119</sup>. Ils le traquent comme un animal sauvage qu'ils tentent de prendre au piège de leur « lang' aguizê' », actualisant ainsi les paroles du Psaume LXIII :

Pour le frapér par aget vîset l'om' antiér,  
Pour le frapér tout akoup : é n'ont de rien pleur  
D'un dire plein de tréizon fortifiés parantr'eûs.

Vont é revont machinant sanfin parantr'eus  
Sur le môién de kacher leur pièj' afuté<sup>120</sup>.

Ils se conduisent ainsi en prédateurs dont la nature « sauvage » s'oppose à celle du troupeau des justes. Le « pervers » se dissimule pour mieux surprendre sa proie<sup>121</sup>. Ces ruses sont communes au chasseur et au lion qui guette avant de bondir<sup>122</sup>. Il trompe sa victime en contrefaisant d'abord l'aimable, selon une tactique que Baïf dénonce aussi dans les *Mimes*<sup>123</sup>. Puis tel Raminagrobis, il se saisit de l'innocent :

Il vâ se trainant, fet le dous, blôtit kourbé :  
Le bon dezastré dans sa patte chet surpris<sup>124</sup>.

Mais ces rusés tombent dans leurs propres pièges :

Ils ont fet les aprês de la fosse mêm'  
An la kele sont chus.  
Dan le piège kouvert, k'il avoet dresé,  
Par le pié se sont pris<sup>125</sup>.

Or, c'est Dieu qui permet ce retournement de situation :

Anpetré du filet de sa main lasé,  
Par mirâkle lon voet  
S'velopér le méchant<sup>126</sup>.

Car la ruse n'est pas l'apanage des méchants : Dieu lui même peut en faire preuve lorsqu'il s'agit de protéger le juste : ainsi le cache-t-il dans son troupeau d'agneaux :

Dedan paturajés erbeus  
Kacher me fait an sa horde,  
Aupres de la doucoullante eau<sup>127</sup>.

Ce discours religieux soutient un discours politique, qui déploie toutes les ressources du pamphlet. Parmi les ruses animales imputées à l'ennemi, il y a d'abord les

---

<sup>119</sup> « Continuation du discours des miseres de ce temps », v.161-162, II, 1000.

<sup>120</sup> *Ps* LXIII, v. 2521 et 2524-2527, p. 92.

<sup>121</sup> Voir *Ps X*, v. 315-316, p. 14.

<sup>122</sup> *Ibid*, v. 318-320. On trouve la même image dans le *ps XVII*, v. 538-540, p. 22.

<sup>123</sup> « Qui te mordra te va lechant », I, v. 462, p. 86.

<sup>124</sup> *Ps X*, v. 321-322, p. 14-15.

<sup>125</sup> *Ps IX*, v. 272-275, p. 13. Voir également Ronsard, « Continuation ... », *op. cit.*, v. 265-266, II, p. 1003.

<sup>126</sup> *Ps IX*, v. 278-280, p. 13.

<sup>127</sup> *Ps XXIII*, v. 897-898 p. 34-35. Même idée dans *Ps XXVII*, v. 1035, p. 39. En 1575, dans l'ode « In Psalmos Davidis a Toscano conversos », v. 96-100, Dorat évoque aussi des « loups mangeurs de brebis qui dénaturent les vraies paroles du saint prophète » et face à qui il faut prendre les devants. Nul doute que « ces bêtes infâmes, semblables à la race des loups féroces qui se cachent sous de douces toisons, semblables aux noirs démons qui sont en embuscade sous la peau d'un monstre grisâtre » désignent les Réformés. Traduction Geneviève Demerson, *OL*, p. 240.



stratagèmes bien connus de la littérature du Moyen Âge et communs à la chasse et à la guerre, comme le souligne un poème de Jodelle au titre éloquent, le *Sonnet de la chasse*. Lors des guerres de religion, les ennemis du roi sont comparés à des animaux nuisibles, actifs seulement dans l'obscurité. Tandis que

Rusés chercher de jour leur reposée ils vont ;  
Pour nuisance la nuit tousjours sur piedz ilz sont<sup>128</sup>.

L'image du scorpion vient aussi stigmatiser la technique de combat des huguenots, qui contrevient, selon Ronsard, à l'idéal de la chevalerie :

Comme d'un scorpion meurtriere estoit leur queue,  
Meurtriers vos pistolets, vos mains et vostre veue<sup>129</sup>.

Surtout, la mythologie permet d'amplifier encore des images comme celle de l'orgueilleux serpent : ainsi en 1569, à Moncontour, la retraite à laquelle le duc d'Anjou contraint l'amiral de Coligny et ses troupes est-elle présentée comme une ultime ruse de l'Hydre à trois têtes :

Pour se sauver tout fardé de cautelle  
Vif en sa mort regaigna La Rochelle.  
Où par vergogne il cache sa douleur  
Sous un semblant de ne craindre un malheur<sup>130</sup>.

Pourtant, cette même « cautelle » peut se voir réhabilitée dans un esprit pragmatique. Abstemius fournit à Baïf le sujet d'un autre apologue très politique : face à un pouvoir orgueilleux et prédateur, la nécessité engendre la ruse défensive et permet de découvrir que l'union fait la force. L'aigle a ravi les lapereaux de la hase et refuse de les rendre. Celle-ci en appelle à tous ses congénères :

La hase tous counils assemble :  
Et fait qu'ils s'en vont tous ensemble  
L'arbre de l'aigle dechausser<sup>131</sup>.

Surtout, Baïf rappelle qu'« A[vec] peine prend on vieil renard<sup>132</sup> ». En effet, le fameux apophtegme de Lysandre rapporté par Plutarque puis repris par Machiavel, glosé par Erasme dans les *Adages* et abondamment illustré dans les livres d'emblèmes connaît alors une immense fortune (Pl. ). Il affirme le primat de la réflexion sur la force, appliqué d'un point de vue général et moral aux rapports de force<sup>133</sup> ou conçu, c'est le cas pour Baïf, d'un point de vue plus strictement politique : le Prince ne peut se contenter de la force. Il lui faut aussi, comme l'écrit Machiavel,

Etre renard pour connaître les filets et lion pour faire peur aux loups (...) A celui qui a mieux su faire le renard, ses affaires vont mieux<sup>134</sup>.

---

<sup>128</sup> Jodelle, *Sonnet de la chasse*, v. 9-10, I, p. 242.

<sup>129</sup> *Continuation (...)*, v. 87-88, II, p. 999.

<sup>130</sup> Ronsard, « L'Hydre desfaict », v. 151-154, *Discours des Miseres de ce temps*, II, p. 1077.

<sup>131</sup> *Mimes*, III, v. 736-738, p. 317, qui est une réécriture de la fable « *De Aquila filios cuniculi rapiente* ».

<sup>132</sup> *Mimes*, III, v. 798, p. 320.

<sup>133</sup> Voir par exemple l'emblème « Deffiance non moins utile, que prudence », Corrozet, *Hecatographie op. cit.*, f° non paginé.

<sup>134</sup> Machiavel, *Le Prince*, chap. XVIII, dans *OC*, éd. Edmond Barincou, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1952, p. 341-342.

Baïf reprend ce propos développé en France à propos de Louis XI<sup>135</sup> :

Peau de Lyon n'y peut suffire,  
Adjouste la peau du renard<sup>136</sup>.

Une autre maxime réaffirme encore la leçon de réalisme du *Prince* tout en l'affinant :

Chez eux Lions, Renards en guerre<sup>137</sup>.

Bien entendu, ce qui vaut pour son propre camp doit être évité dans celui de l'ennemi :

Les renards aux lions n'allie<sup>138</sup>,

recommande un autre adage, déjà commenté par Erasme. Et ce qui est bon pour soi ne l'est pas forcément pour les autres. Sous la plume des poètes de la Pléiade, être comparé à un animal rusé est en général le contraire d'un éloge. Dans les poèmes de circonstance à visée polémique ou encore au théâtre, cette caractérisation est tantôt fondée sur des faits de guerre, tantôt sur des traits de caractère réels ou présentés au public comme tels pour noircir l'ennemi et même le diaboliser. Tout ennemi important et redouté, collectif ou individuel, peut ainsi se voir qualifier de « rusé », à commencer par le Saint-Empire, présenté par Du Bellay comme une dégradation de l'Empire romain, fondée sur une violation du droit :

Alors on vid la corneille Germaine  
Se deguisant feindre l'aigle romaine<sup>139</sup>.

Charles-Quint, surnommé, comme le rapporte Brantôme, « *Charles qui triche* (...) par les anciens François de son temps », n'est bien sûr pas épargné<sup>140</sup>. Jodelle et Dorat commentent le « Voyage d'Allemagne » puis le siège de Metz qui, en janvier 1553, marque la fin de la puissance du vieil Empereur. Dans *L'Eugène* de Jodelle, Florimond met en garde les troupes du roi de France contre les stratagèmes de l'Empereur, notamment celui qui, tel un animal sauvage, consiste à faire le mort<sup>141</sup>. Mais Dorat le montre à Metz en animal traqué, en *torvus aper* ou sanglier torve, se tournant de tous côtés, pour voir où il pourra fuir<sup>142</sup> : Charles Quint a trouvé son maître, « ce grand Guise » qui

A surveillé les desseins et les ruses cachés du vieux Renard<sup>143</sup>,

et il doit désormais payer le prix de « sa longue perfidie »<sup>144</sup>. En effet, l'histoire enseigne que la ruse se paie à hauteur des crimes qu'elle engendre :

Et ces fiers Empereurs de la maistresse Romme  
Qui couvraient un aspic sous la forme d'un homme  
Estans Princes cruels eurent cruelle fin<sup>145</sup>.

---

<sup>135</sup> Voir par exemple La Perrière : par « ruse et cautelle », Louis XI apaise les « fureur et indignation » des Princes et seigneurs qu'il avait soulevés en les écartant avec mépris du gouvernement, ce qui provoqua une sédition : « depuis ladite sédition fut plus sage et plus rusé qu'auparavant : car tout le surplus de sa vie, il fut lyon en force et renard en conseil, suivant l'institution du grand roy Cyrus », *Le miroir politique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1567, p. 38.

<sup>136</sup> *Mimes*, II, v. 86-87, p. 162.

<sup>137</sup> *Ibid.*, II, v. 1102, p. 213.

<sup>138</sup> *Ibid.*, III, v. 845, p. 323.

<sup>139</sup> Du Bellay, sonnet XVII, v. 9-10, *Les Antiquitez de Rome*, II, p. 14.

<sup>140</sup> *Vies des Grands Capitaines*, I, 1, éd. J.A.C. Buchon, Paris, R. Sabe, 2 vol., 1848, t. I, p. 7.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>142</sup> Ode VIII « *Ad (...) Carolum Guisium* », v. 72-73, *OL*, p. 88-89.

<sup>143</sup> Dorat, Ode XVIII, strophe 9, *op. cit.*, p. 133-135, traduction Geneviève Demerson.

<sup>144</sup> Dorat, Ode VIII, v. 90, p. 89, traduction G. Demerson.

D'autres figures historiques, des Français cette fois, se voient aussi accusés de ruse, de mensonge, de trahison dans le cadre des guerres de religion. Michel de L'Hospital, lorsque les sceaux lui sont retirés en 1568 pour être donnés à Birague, est accusé par Jodelle qui plus tôt l'avait soutenu. Le poète le compare à un

(...) Renart  
Qui a régné en Léopart <sup>146</sup> (...)

Le double recours à l'animal vilipende une duplicité désignée comme exemplaire.

\*\*\*

En cette époque de conflits qu'est la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les poètes de la Pléiade inscrivent à nouveau l'animal sauvage dans le champ de la ruse. Sans exclure l'observation directe, c'est en effet surtout vers les mises en forme littéraires qu'ils se tournent, revisitant la tradition antique, biblique aussi bien que païenne, et médiévale pour dire l'actualité et les interrogations sur l'homme qu'elle suscite. Peu de nouvelles silhouettes font leur apparition. Celles, emblématiques, du renard et du serpent, auxquels s'ajoute le singe, continuent d'occuper le devant de la scène. Ils disent un monde dominé dans tous les domaines, amour, société, politique, par l'esprit de la chasse, où s'exercent ensemble la force et la ruse. Celle-ci se conte parfois sur un ton léger, lorsqu'il s'agit d'amour, mais, le plus souvent, le ton se fait grave, voire satirique : on ruse pour se défendre, pour se venger, pour dominer. Par delà l'admiration que suscite la beauté de la nature, les animaux rusés sont redoutables, ils ne donnent pas souvent à rire. Ils enseignent à se méfier et les vaincre signifie une victoire considérable. Ils entretiennent avec la ruse des rapports riches et multiformes. Ils apparaissent le plus souvent sous une forme simple, qui relève de la rhétorique, mais se trouvent aussi parfois mis en scène dans un véritable discours narratif, ou un apologue, dans la tradition ésopeque où l'animal parle.

En effet, comme dans les proverbes et les fables, d'Esopé à La Fontaine, les liens de l'animal sauvage et de la ruse sont toujours évoqués en rapport avec un troisième paramètre : le monde des humains, son excellence et sa misère. Ces analogies placent la ruse de l'animal au cœur d'une réflexion essentielle sur l'homme, sur la mobilité des frontières qui le distinguent de l'animal, sur les rapports entre la force et la violence, la vie et l'ordre, la nécessité et la morale, la mesure et l'excès. Elles posent la question des causes et des stratagèmes de l'animalité en l'homme, qui s'avère décuplée en ces temps d'instabilité sociale et de guerres mais aussi dans le monde des courtisans. L'intérêt porté aux ruses du cerf et des bêtes des forêts montre comment le goût des animaux familiers ouvre la voie à des transpositions littéraires pour dire la France au quotidien. Le langage mythologique vient se conjuguer à cet encodage animal comme un second voile révélant en même temps qu'il les cache des interrogations et des vérités essentielles. Sous le masque de la culture et du raffinement, il relance sur un mode humaniste le discours sur l'excès d'animalité qui caractérise la nature humaine. Il le ramène à des situations archétypales qui tentent d'éclairer l'insupportable et de relativiser l'actualité : en plaçant comme la Bible la ruse au cœur du rapport entre le divin, l'humain, l'animal, il la dit avec une vigueur parfois très crue et touchant au vitalisme. Dans le domaine des mœurs et surtout dans celui des choix et des événements religieux et politiques, la notion de ruse devient une question d'appréciation

---

<sup>145</sup> Ronsard, « Panegyrique de la Renommée », v. 313-314, *Le Bocage Royal*, II, p. 14.

<sup>146</sup> « Satire contre le chancelier Michel de L'Hospital », I, p. 299. L'opposition du lion et du renard se retrouve également chez Brantôme, à propos d'Henri II en 1554, à la bataille de Renty, désireux d'en découdre avec Charles-Quint, physiquement affaibli : « et cest empereur n'estant plus tel, s'aydoit à luy faire la guerre en renard : mais nostre roi la luy faisoit en lyon », *op. cit.*, I, p. 305.

subjective et s'inscrit dans un discours pamphlétaire. Elle sert à stigmatiser les rebelles mais s'oppose fréquemment aussi à la domestication ou à la soumission et peut être présentée comme la seule arme susceptible de sauvegarder la liberté.

Ainsi ce bestiaire rusé peut-il se faire polysémique et ambigu. La branche XI du *Roman de Renart*, « Renart empereur », montrait Renart usurpant la place du roi Noble. Un discours pragmatique et nouveau en France recommande désormais le renard comme figure du roi moderne. Mais est-il si facile d'entériner une telle nécessité ? La dire, c'est peut-être déjà, comme Orphée, tenter de la dominer et de l'exorciser. Ronsard ne rêve-t-il pas d'un monde où les animaux sauvages signifieraient la joie de vivre et où la ruse de l'alouette serait une pure invention de poètes cherchant à donner par des mythes anthropomorphiques une explication aux tensions qui dominent le monde des humains<sup>147</sup>?

Edith Karagiannis-Mazeaud  
Université de Strasbourg



Fig. 1 Guillaume de La Perrière, Emblème XII, *Le Théâtre des bons engins*, 1539, cliché BnF.

<sup>147</sup> « A tort les mensongers Poëtes/Vous accusent vous alouettes/D'avoir vostre pere häi/Jadis jusqu'à l'avoir trahi,/Coupant de sa teste Royale/La blonde perruque fatale,/Dans laquelle un crin d'or portait/En qui toute sa force estoit. », « L'alouette », v. 45-52, *Gayetez*, I, p. 535.



Fig. 2 Gilles Corrozet, « Subtilite vault mieux que force », *Hecatographie*, 1543, cliché BnF.

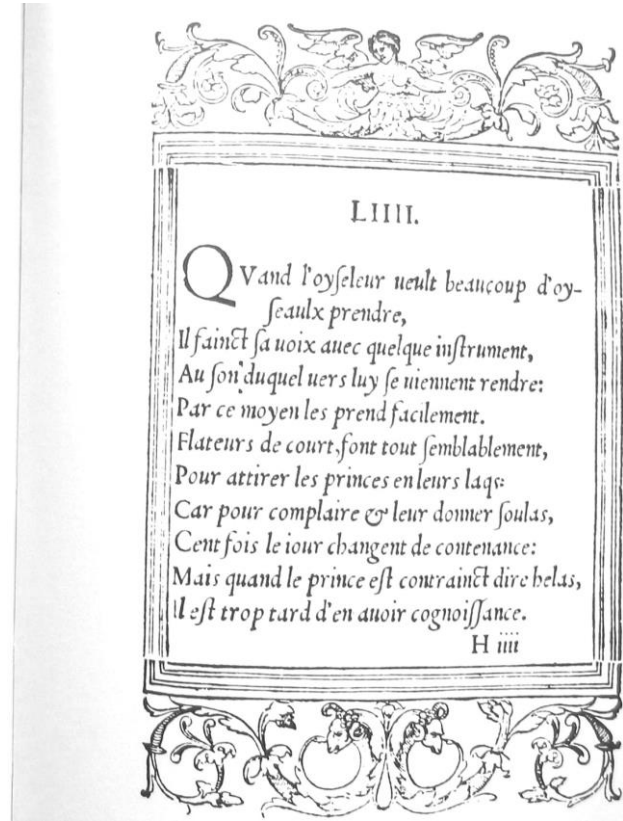


Fig. 3 Guillaume de La Perrière, Emblème LIII, *Le Théâtre des bons engins*, 1539, cliché BnF.

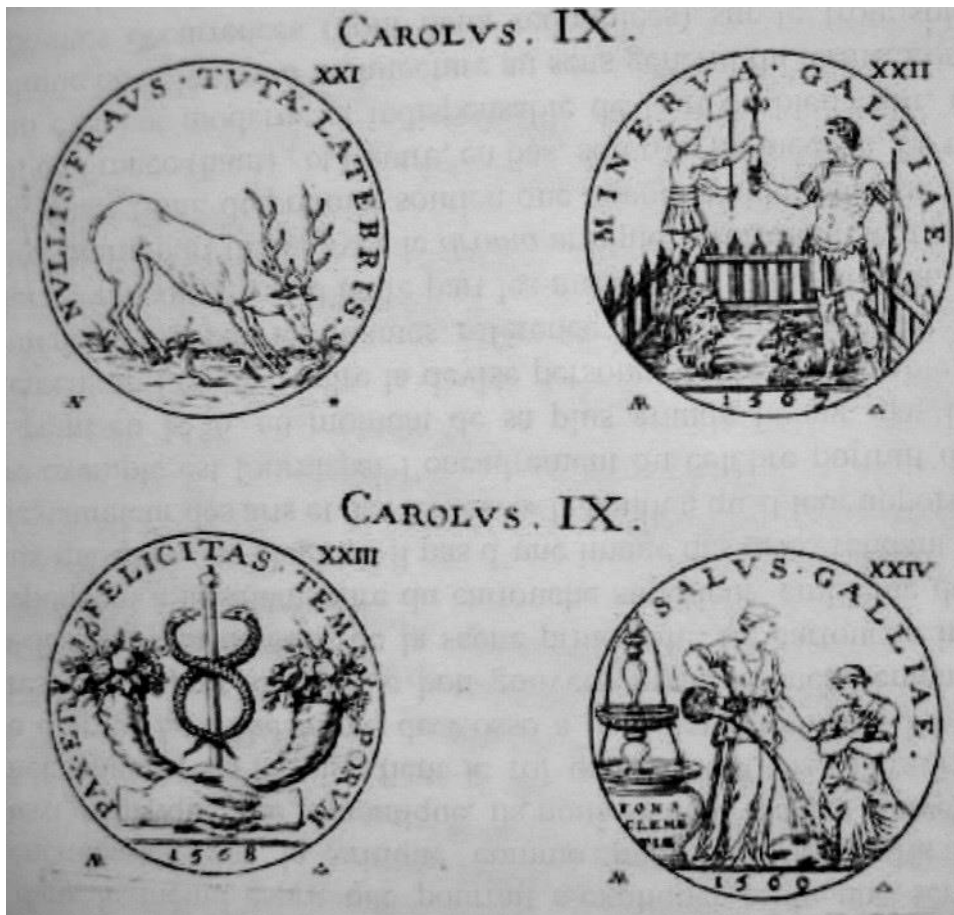


Fig. 4 Médailles de Charles IX, 1567, Jacques de Bie, *La France métallique*, 1636, cliché BnF.

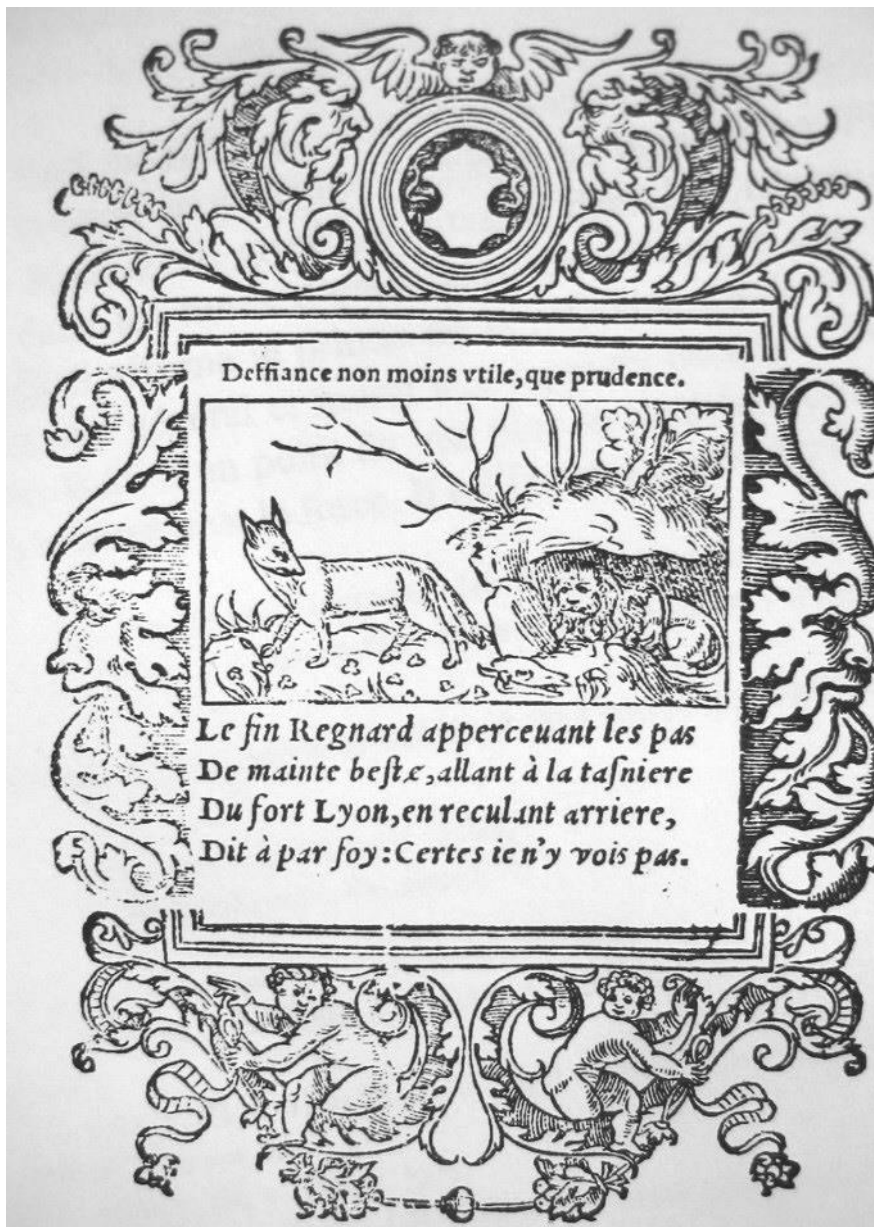


Fig. 5 Gilles Corrozet, « Deffiance non moins utile, que prudence », *Hecatographie*, 1543, cliché BnF.